

La lumière de Joubert

Joseph Joubert

MORALISTE *On réédite les « Carnets » de Joseph Joubert. Il n'y a pas de lecture plus salubre que celle de cet esprit suave et fin.*



Un culte

Joubert suscite encore un culte presque familial, un siècle et demi après sa mort. Après son neveu, qui augmenta les « Pensées » publiées par Chateaubriand, après André Beaunier, qui établit en 1938 la première édition « scientifique » des « Carnets » avec l'aide de son épouse, Remy Tessonneau donna en 1989 des « Pensées, jugements et notations » (José Corti éditeur) au terme de cinquante ans consacrés à Joubert. Il est amicalement relayé aujourd'hui par Jean-Paul Corsetti, dont l'édition reproduit celle de 1938, augmentée d'une remarquable introduction, d'une abondante bibliographie, mais privée de son index.

PAR CLAUDE ARNAUD

Joubert est un cas. Des grands moralistes français dont il clôt la lignée, il est le seul à n'avoir jamais recours ni à l'ironie ni à la méchanceté. De 1786 à 1824, ses carnets auctuèrent le cœur humain avec l'oreille secourable du médecin, non le scalpel de l'anatomiste. On l'y devine pudique, délicieux et lunaire — « une âme qui a rencontré par hasard un corps et s'en tire comme elle peut », disait Mme du Chastenay. Il ne nous parle pas, il se parle, comme chacun le fait en privé. On pourrait lui reprocher trop de sagesse ; mais le pessimisme revient toujours teinter d'acide sa pensée blanche et platonique.

A l'inverse de son ami Chateaubriand, Joubert s'était retiré du monde après la Terreur : il jugeait urgent de se taire au sortir d'une période où les mots tuaient. Alors que ses contemporains vibraient aux progrès foudroyants de la Grande Armée, il usa ses jours à étudier les effets du temps, en vrai disciple des Anciens. Sa vie s'écoula ainsi sur les bords de l'Yonne, entre sa femme et ses amis, loin des salons qui excitaient la misanthropie des La Rochefoucauld, Pascal, Chamfort, qui lui montrèrent la voie du fragment.

Quiétude, douceur, durée cristalline : Ville-neuve témoigne aujourd'hui encore pour Joubert. Le ciel s'y égrène en « gouttes lumineuses » que son hyperperception captait. Il y devint ce peintre qui rendit l'étendue de nos paysages intérieurs avec la sérénité d'un Poussin. Humble jusqu'à la mégalomanie, Joubert se tint à la place de Dieu et dans chacun de ses produits.

Cet ermite qui écrivait sans répit ne composa pourtant aucun livre. Il commence un ouvrage et en dévore vingt ; il lui faut six mois pour ne pas finir un article ; tout lui est prétexte à d'innombrables digressions. Le monde, son grand sujet, et l'homme, son unique personnage, donnent à son œuvre proliférante — vingt mille pages de carnets — des allures de cosmos morcelé. « *Tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, toute une phrase dans un mot. C'est moi* », dira-t-il un jour...

Frileux, perruqué et rêveur, noyé sous des avalanches de châles et de manchons, Joubert rappelle l'eau qui dort. Cet égoïste ne s'occupait que des autres, note Chateaubriand, qui fit la

première édition de ses « Pensées » : « Il changeait à chaque moment de diète et de régime,

vivant un jour de lait, un autre de viande hachée, se faisant cahoter au grand trot sur les chemins les plus rudes ou traîner au petit pas dans les allées les plus unies. » Quand il lisait, il déchirait des livres les pages qui lui déplaisaient, comme on arrache ses feuilles mortes à un arbre.

Il ne publia rien de son vivant

Fait pour adorer les femmes plus que les aimer, Joubert s'effaçait toujours devant un mari ou un amant. Disparaître pour mieux ressentir, tel semble le maître mot d'un esprit suave qui s'abrita derrière ses complices célèbres, de Diderot à Fontanes, pour penser. Aiguillée par d'interminables séjours au lit, sa sensibilité arachnéenne rappellerait celle de Henry James, si elle ne visait avant tout à la clarté. Dans ses meilleures pages, elle ressemble à ces phasmes qui se posent sur les étangs, restent à jour de l'eau des heures durant, puis bondissent au loin sans raison. Ecrivain sans livre, herboriste sans jardin — ses graines germeront dans l'esprit du lecteur — Joubert ne publia rien de son vivant. Mais qui peut se mesurer aux définitions de ce voyant ? « *Sexes*, écrit-il : *l'un a l'air d'une plaie, l'autre d'un écorché.* »

Il arrive qu'on entende les bris d'un téléviseur qu'on jette au détour d'une grande ville. Joubert pourrait aider ces convalescents à se désintoxiquer. Il y a là mille pensées propres à éclairer d'une lumière aveuglante leur âme. Cet homme qui se rappelait jusqu'au parfum d'un bouquet offert quinze ans plus tôt, cette intelligence toujours à distiller un élixir précieux dans ses cornues, avait pensé à tout, même à l'avenir. Lire Joubert est salubre. Après tout, nous n'avons qu'une école pour apprendre le métier de vivre : les moralistes. ■

« Carnets », de Joseph Joubert ; avant-propos de Jean-Paul Corsetti ; préfaces de Mme André Beaunier et d'André Bellessort (Gallimard, t. I, 665 pages, 175 francs ; t. II, 660 pages, 175 francs).